

Deux pour une

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Nous, nous irons en Italie, disait l'autre jour un négociant de Lausanne. Malheureusement, nous ne pouvons disposer que de six jours. Nous en passerons deux à Rome. Nous voulons voir Rome.

— Oh! mon cher monsieur, comment donc voulez-vous voir Rome en deux jours?

— Mais que oui; c'est bien simple. Ma femme visitera les églises, ma fille, les musées et moi, les cafés et les restaurants.

La propreté hollandaise. — A la leçon de géographie. Un écolier montrant la carte de l'Europe :

— M'sieur, y a une punaise sur la Hollande!

— Sur la Hollande? Hum! hum! Singulier! Un pays où l'on est si propre!

Au théâtre. — L'acteur qui remplit le rôle de Richard III :

— Un cheval!... Mon royaume pour un cheval!

— Est-ce qu'un âne ne pourrait pas faire votre affaire? demande à haute voix un spectateur.

— Parfaitement! Dépêchez-vous de venir.

Lau Batzi.

A LA Grandge d'au Guimou, vo l'ou sêdet bin,

Vo, vo, vo, vo l'ou sêdet bin;

Vo, vo, vo, vo, vo l'ou sêdet bin

L'an fé ouna felie, qu'a l'ou bet tant print

Qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou bet tant prin;

Qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou bet tant print.

L'a volian batzi demindze que vint,

De, de, de, demindze que vint;

De, de, de, de, de, demindze que vint.

L'aran por coupâre, l'ou couriâ Dandin,

Lou, lou, lou, lou couriâ Dandin.

Lou, lou, lou, lou, lou couriâ Dandin.

L'aran por coumâra, la Suzon Crêpin,

La, la, la, la Suzon Crêpin,

La, la, la, la, la, la Suzon Crêpin.

Volian fêré ftaz d'on vintro de tzin,

D'on, d'on, d'on, d'on vintro de tzin,

D'on, d'on, d'on, d'on, d'on, d'on vintro de tzin.

D'onna tita d'ânou, coueté in n'on toupin,

Coue, coue, coue, coue in n'on toupin,

Coue, coue, coue, coue, coue, coue in n'on toupin.

Ouna tzerelie verda, frecacha tant bin,

Fre, fre, fre, frecacha tant bin,

Fre, fre, fre, fre, fre, frecacha tant bin.

On pliat dé renailles saré l'ou pesson,

Sa, sa, sa, saré l'ou pesson,

Sa, sa, sa, sa, sa, saré l'ou pesson.

Au crau d'au lizé, l'ou vin pouaiséran,

Lou, lou, lou, lou vin pouaiséran,

Lou, lou, lou, lou, lou, l'ou vin pouaiséran.

Et por l'ou goutâ, dai breicis bourlâ!

Dai, dai, dai, dai breicis bourlâ,

Dai, dai, dai, dai, dai, dai breicis bourlâ.

Dé sti bi batzi, tant qu'à l'an que vint,

Tant, tant, tant, tant qu'à l'an que vint,

Se volian braga, tant qu'à l'an que vint.

Au fond d'une crevasse.

La livraison d'avril 1906 de l'*Echo des Alpes* contient, sous le titre de *Contribution à l'histoire de l'Oldenhorn* (Becca d'Audon), des pages fort intéressantes, dues à la plume de M. E. Busset, de Lausanne, membre de la section des Diablières du Club alpin suisse. Nous en détachons ce qui suit :

C'EST au pied de l'arête Sud-Est de l'Oldenhorn qu'est arrivé, il y a de cela 53 ans, un accident qui n'a pas été inscrit dans les annales de l'alpinisme et, comme il est entièrement inédit, je me permettrai de le raconter.

L'alpinisme commençait à être en faveur, les étudiants, en particulier, utilisaient volontiers leurs vacances d'été pour faire de longues courses à pied, à travers la Suisse, et même pour faire l'ascension de tel sommet connu pour sa belle vue.

Le 27 août 1852, trois étudiants, revenant de la fête de Zofingue, arrivaient à Gsteig chez un ami, M. Fetcherin, pasteur, dans la localité. C'étaient les deux frères Vionnet et M. Vincent. « Mes amis, leur dit M. Fetcherin, le temps est beau, pourquoi n'en profitez-vous pas pour faire l'ascension de l'Oldenhorn; avec un guide, cette course ne présente aucun danger. » Les trois touristes sont bientôt décidés; quelques moments après un jeune Anglais, M. Jones, qui avait entendu parler de ce projet, vint leur demander la permission de se joindre à eux. Il était à Gsteig avec un guide pour traverser le Sanetsch.

Le lendemain, ils partent tous ensemble. Le chemin choisi, quoique plus long, fut celui du Sanetsch. Du col, ils remontent le glacier de Zanzfleuron, en se dirigeant du côté de l'Olden. Les crevasses sont nombreuses, la petite caravane est obligée de louvoyer pour les éviter; enfin ils arrivent dans la région supérieure du glacier, encore recouverte de neige. L'un des ascensionnistes plonge jusqu'aux genoux dans une crevasse, mais cela ne les rend pas plus prudents. Ils arrivent au pied de la pyramide pour prendre l'arête Sud-Est; ils n'étaient pas encordés, à cette époque on ne songeait pas à une semblable précaution; ils ne marchaient pas non plus à la suite les uns des autres. Le guide des étudiants était en tête, puis venait M. Vincent et à côté de lui l'un des frères Vionnet, les autres membres de la caravane suivaient, selon sa fantaisie. Tout à coup, pendant que leurs regards sont attirés par une troupe de chamois longeant les pentes de l'Olden, M. Vincent disparaît du milieu de ses compagnons épouvantés. On se penche au bord de l'ouverture, on appelle, point de réponse. Le malheureux à la suite de sa chute avait perdu connaissance. Au bout d'un moment, il revient à lui : « Où suis-je? dit-il, qu'est-il arrivé? » — « Tu es dans une crevasse, prends patience, nous enverrons le guide chercher une corde et nous te tirerons de là. » En effet le guide est envoyé avec ces mots : « Surtout faites diligence ». Les frères Vionnet restent au bord de la crevasse. M. Jones et son guide se lassent d'attendre et repartent pour le Sanetsch. « Laissez-nous au moins les habits et les vivres dont vous pourrez vous passer », demande M. Vionnet.

Le pauvre Vincent était inondé, un ruisseau lui tombait sur la nuque et le glaçait tout entier. Quoique à trente pieds de profondeur, soit à cause du rétrécissement de la fente, soit qu'il fût tombé dans une corniche, il n'était pas au fond de la crevasse, et les vêtements qu'on lui lançait tombaient plus loin; enfin il réussit à saisir un gilet pour se protéger la nuque. M. Vionnet imagine un autre moyen pour lui faire parvenir des vivres; il déchire une blouse en minces lanières, les ajoute les unes aux autres, et attache une gourde au bout de cette corde improvisée. Elle était trop courte! On repartage les lanières, et enfin il est possible de lui tendre un breuvage réconfortant et d'autres pièces de vêtements. Mais le temps passait, il était déjà quatre heures, le guide ne revenait pas. M. Vincent commençait à perdre tout espoir; il sentait le froid de la glace le pénétrer tout entier et il se préparait à la mort. Les frères Vionnet, de leur côté, voyant les ombres du soir s'allonger et ne pouvant plus rien faire pour leur compagnon, laissent un sac au bord de la fatale crevasse et se dirigent du côté de l'Olden pour chercher un refuge, au cas où il faudrait passer la nuit sur la montagne. Mais heureusement ils rencontrent le guide. « Hâtez-vous, lui disent-ils. Avez-vous au moins assez de corde? » — Oui, ne craignez rien. » La corde est lancée. Vincent a encore assez de force pour la passer à sa ceinture; il est retiré sain et sauf. Tous ensemble,

* M. Vincent, le héros de notre histoire, exerça la médecine dans le canton, et M. Vionnet, ancien pasteur, de qui nous tenons le récit, est encore en bonne santé, à Lausanne. — E. B.

ils redescendent par le chemin le plus direct, Audon et la Ruche. Six heures après, couché dans un bon lit, sous de multiples couvertures, il grelottait encore.

L'aventure n'eut pas de suites fâcheuses, puisque notre héros put achever ses études, et pratiquer la médecine pendant de longues années.

E. BUSSET.

Quoi de neuf? — Chez un coiffeur facétieux. Un client rend en bougonnant le journal qu'on lui a passé : « Elle n'a rien de neuf, la *Feuille* d'aujourd'hui »!

— Si fait.

— Quoi donc?

— La date.

Signe de marque. — Un villageois va réclamer un de ses parents à la Morgue.

— A-t-il quelque signe particulier auquel on puisse le reconnaître? demande le gardien.

— Oui; il est muet.

Deux pour une. — La maman procède à la toilette de nuit de Toto et de Charlot. Celui-ci s'est coulé le premier sous la couverture et a pris le bon milieu du lit.

— Ah! bien, dit la maman; quelle place laisses-tu à ton frère?

— Les deux côtés, maman!

— Pourquoi un « bon mot » est-il presque toujours un mot méchant?

— Parce qu'on ne peut rire sans montrer les dents!

— Elle semble pleine de finesse, cette petite M^{me} de X...

— Oui. Elle a assez d'esprit pour ne pas dire toutes les sottises qu'elle pense.

Méprise.

LORSQUE le docteur Ludovic Piguet apprit à sa fiancée que son heureux pays l'appelait à le servir pendant trois semaines de camp, au milieu de ce mois de juillet déjà réservé pour un séjour en famille aux Marécottes, s'il n'y eut pas des larmes et des trépignements, tout ne se passa pas paisiblement.

Le meilleur maître — la Confédération est de ceux-là — est un tyran aux yeux de l'amour; avec une dose raisonnable de patriotisme, cependant, et de la philosophie, on calme d'autres aspirations. Et puis l'habit bleu clair sied si bien à un grand officier blond, et puis... suprême consolation, il y aurait relâche au moins une fois pendant ces trois malheureuses semaines, un dimanche que le docteur pourrait consacrer à sa famille.

Toutes ces raisons considérées, la soirée se passa agréablement dans le pavillon fleuri de roses, surplombant un lac vert, que vous ne chercherez pas au midi de Lausanne; non, il est au nord de cette ville...

* * *

Madame Piguet, veuve consolée par une unique espérance, qui était le favorable établissement de son fils, partit pour les Marécottes. Elle y retrouva, confortablement installés, monsieur et madame Môtiers et leur fille Aimée, la fiancée du docteur. Le revoir ne fut pas extrêmement émouvant, car la séparation datait de peu; de plus les Môtiers affectaient le plus grand calme dans toutes les occasions, soit que leur âge avancé le commandât, soit qu'ils l'eussent expérimenté comme preuve de distinction, genre anglais.

* * *

Le docteur Ludovic goûtait depuis quinze jours déjà les douceurs du chocolat Suchard spécial et des petits pains fédéraux, et le sport militaire ne lui disconvenait nullement; sept fois déjà des épîtres fort gentilles et bien tournées avec un parfum d'orchis vanillés, lui avaient apporté des nouvelles des montagnards d'un mois. Et, bien qu'il ne fût pas sentimental comme une demoiselle allemande, ces lettres tendres le réconfortaient très intimement de certains petits déboires inévitables au service. Le